

Jacques Lèbre

Un étrange paradis

I

C'est bien une Terre, que l'on voit
sous le ciel. Mais la Terre, c'est de la boue.
Des corps s'en dégagent, nus au son des trompettes
quand certains, encore, y sont enfoncés jusqu'au cou
dont le visage, seul, émerge comme un espoir.
D'autres n'ont plus qu'un mollet, ou un pied
pris dans cette glu, épaisse et grise.
Quant à ceux, maintenant, dont la nudité
sort lavée de cette soupe de terre,
glaise comme elle peut l'être aux environs de Sienne,
les voici qui s'agenouillent sur cette même boue,
pour eux soudain devenue ferme. Sous les étoiles,
hosanna au son des trompettes, ils prient.

II

Si seulement il y avait quelques herbes, des arbres,
un peu de végétation, des vignes ou des cyprès,
peut-être pourrait-on penser que notre ici-bas
est un paradis – possible pour peu que nous sachions
nous défaire des boues qui collent à nos esprits.
Mais du nouvel ici, toute idée de bassesse est exclue
dont les corps péniblement se désengluent.
C'est une Terre plus haute, et si proche du ciel
que plus rien n'y pousse. Sur ce sol devenu ferme,
sur ce désert où plus rien d'humain ne perdure,
éperdues, répandues en prières, les âmes sont pures.

III

Comment, dans la peinture, représenter l'âme
autrement que par le corps qu'elle habita
ou par le visage, expressif en diable, où elle séjourna ?
Ainsi, à travers ces corps, ce sont bien des âmes
qui semblent s'extraire de l'épaisse boue terrestre
et la nudité, ici, est signe d'une grande pureté
gagnée sur la longue et pénible traversée.
Seulement, c'est bien sur la Terre encore
que les corps s'agenouillent en prières béates,
et l'on dirait qu'il suffit d'une croyance, ici-bas,
pour que la terre devienne plus ferme sous les pas.

IV

Au ciel, les anges soufflent dans des trompettes
et l'on dirait que les âmes ont entendu
cette musique lointaine, affaiblie par la distance
et qu'elles ont traversé toute la matière terrestre
pour écouter de plus près la musique divine.
Dans les corps agenouillés, voici les âmes extasiées.
La vie était une mine à ciel ouvert, boueuse,
chacun y cherchait, y fouillait, y creusait l'être.
Or, il semble bien que quelques-uns aient trouvé l'or
qui les ont fait reconnaître des anges musiciens.

V

Tout de même, cette Terre est bien gênante
où des âmes sont prises à mi-corps dans la boue
quand d'autres s'agenouillent sur un sol ferme.
Sans doute le Paradis ne peut-il être peint,
qui est lieu sans matière, mouvement de lumières,
ciel, cioux successifs de la Divine Comédie.
Ou peut-être que les âmes ne quittent pas la Terre ?
Elles errent avec les vents, elles attendent
de rejoindre leur corps pour une dernière perfection
et la musique divine les aide à patienter.
Ainsi, depuis toujours le Paradis frôle la Terre
et les âmes sont proches, en un quelconque désert,
peut-être la neige, les glaces d'un pôle nocturne,
car c'est bien toutes proches d'un pôle, ici,
qu'elles semblent émerger de la boue terrestre.

VI

Nous voient-elles à travers la transparence du ciel ?
Comme l'on regarde, dans la rivière, des poissons vifs,
sans conversation possible, sinon par le regard
qui est peut-être présence d'un dieu, mais cruel
si l'hameçon trempe dans l'eau transparente –
et le pêcheur se déplace tout le long de la rive –
au-dessus du sol les vents sont souffles, regrets
qui errent autour des bêtes et des arbres, des maisons
où vaquent des êtres chers. Ainsi, de lieux en lieux,
une musique errante s'écorche aux choses de la Terre,
et l'étrange n'est pas que les âmes s'agenouillent,
mais qu'elles entrent en prière dans leur dépouille.

VII

« Lors de votre dernier jugement, oh mon dieu,
faites que mes mains soient habiles à fouiller le sol
et que je puisse, comme dans la maison l'enfant essaie,
avec de fines allumettes, une construction fragile,
reprendre un à un mes os, afin de les rassembler,
de les souder dans les vapeurs de mon esprit,
pour redevenir chair, dans votre jardin d'Eden. »

VIII

Cependant, la Terre est beaucoup trop grise,
et trop nue, redevenue ferme sous les pieds.
Elle n'offre ni source, ni quelconque nourriture,
où mûrissent-ils, les fruits de la rédemption ?
On dirait une planète, tout au fond de l'espace
et l'éloignement ne nous dit pas s'il y règne
une chaleur éternelle, ou une éternelle froidure,
ou si l'une et l'autre règnent en alternance
suivant ce que les âmes, ici-bas, ont vécu,
faisant peut-être craquer, selon les saisons,
les poutres du toit qui nous protège du ciel.

IX

Sur le plafond peint du baptistère du Dôme
le Paradis ne semble pas être une fin
mais une infinie patience, un lieu de prières
pour une autre vie dans une épaisseur charnelle.
C'est une résurrection de la chair trop précoce
et les corps sont pris dans la couleur
comme des bourgeons, ou des fleurs dans du gel.
Dehors, entre la terre et le ciel, l'air frémit
comme frémit, en plein été, un hall de gare
sous une verrière qui diffuse la lumière.
Mais moi, je serai sans bagage, et nu,
mes larmes nourriront le terreau de ma tombe.

Dans le baptistère du Dôme, à Sienne, je fus soudain saisi par une image qui éclipsa toutes les autres. Nus, des corps s'extrayaient péniblement de la boue d'une planète, puis ils s'agenouillaient sur un sol devenu ferme et entraient en prière. Mais une prière étrange dans la mesure où la solitude de chacun semblait trop immense, et trop déserte la planète. J'avais l'impression qu'ils priaient, non pas pour retourner dans la boue épaisse tant semblait énergique leur effort pour en sortir, mais pour que des herbes et des arbres repoussent autour d'eux, pour que des êtres qu'ils avaient connus ici-bas viennent les rejoindre, et toutes les bêtes des champs et des bois, des rivières et des lacs. J'avais l'impression que ces corps respiraient par tous leurs pores, par tous leurs pigments, le désir d'une autre vie, mais terrestre encore.

Dans une autre résurrection de la chair, celle de Lucas Signorelli, à Orvieto quelques quarante années plus tard, les déjà ressuscités accueillent ceux qui ressuscitent, ils se parlent et se congratulent dans une joie visible. Or, rien de tout cela, chez Lorenzo Di Pietro, dit Il Vecchietta.

Dans les corps solitaires qui sortent péniblement de la boue il y a comme une immense stupeur, et dans ceux qui s'agenouillent un profond recueillement ; une prière, mais plus proche d'une demande que d'un merci ; une prière, mais plutôt comme expression d'un désir. Dans sa « Vie des peintres », Vasari dit de Lorenzo Di Pietro qu'il était mélancolique. Aurait-il pu concevoir la mort comme un adieu plein de regrets, la résurrection de la chair comme une nostalgie de la Terre ?

Chez Signorelli, si je n'ai pas la même impression c'est parce que sa résurrection n'est pas localisée. Alors que chez Vecchietta, c'est bien cette planète, boueuse sous le ciel, qui m'a laissé rêveur. Rêveur inspiré, je ne sais ; rêveur fasciné, assurément.